

184

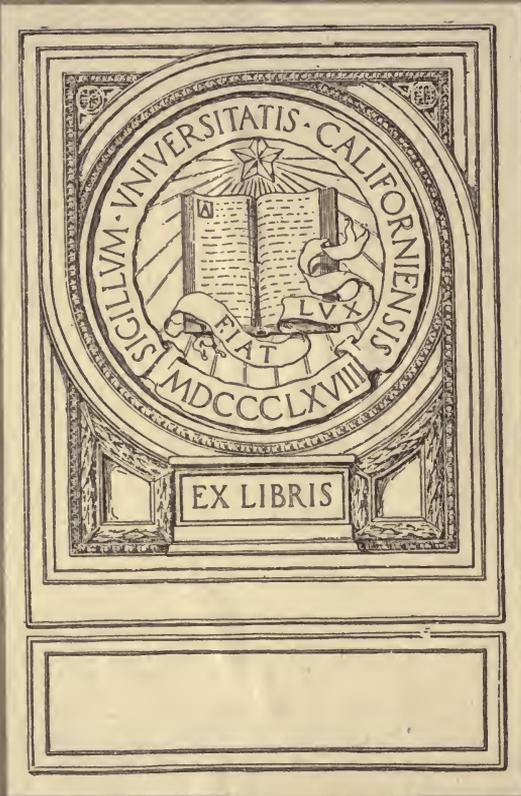
H9V6

UC-NRLF



B 4 505 772

YD 06564



1793/ 157

LES PROTESTANTS FRANÇAIS

ET

L'AMÉRIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE D'OUVERTURE DES COURS
de la Faculté de théologie protestante de Paris

PAR

JOHN VIÉNOT

Docteur en théologie



UNIV. OF
CALIFORNIA

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33, RUE DE SEINE, 33

—
1919

70 . VIII
ANNEX I

LES PROTESTANTS FRANÇAIS

ET

L'AMÉRIQUE

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, rue de Seine, PARIS

Ouvrages de M. le professeur John Viénot :

Promenades à travers le Paris des Martyrs, 1523-1559. In-8, avec gravures.....	3 »
Paroles françaises prononcées à l'Oratoire du Louvre pendant la guerre. In-16.....	2 »
Luther et l'Allemagne d'aujourd'hui. 2^e édition. In-16.....	0 50
Calvin et la Conscience moderne. In-8	1 »

LES PROTESTANTS FRANÇAIS

ET

L'AMÉRIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE D'OUVERTURE DES COURS
de la Faculté de théologie protestante de Paris

PAR

JOHN VIÉNOT
Docteur en théologie



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE, 33

—
1919

Leçon d'ouverture de M. le Professeur John Viénot

LES PROTESTANTS FRANÇAIS ET L'AMÉRIQUE
(DE COLIGNY A L'INDÉPENDANCE)

MONSIEUR LE DOYEN,
MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Je me défends de vouloir vous présenter dans ces pages rapides une leçon de rentrée. Nous avons tenu cette année à avoir notre séance d'ouverture solennelle. C'était une façon de dire notre foi dans le plus immédiat avenir. Mais nous ne sommes pas encore rentrés dans notre vie normale. Nos étudiants de 1914 sont ou morts ou blessés ou prisonniers ou au front. Dans ces circonstances, j'ai voulu simplement vous présenter quelques pages destinées à signaler l'intérêt et l'importance d'un chapitre d'histoire qui devra être étudié de plus près, ici, après la guerre, je veux dire le rôle de la France en Amérique et plus particulièrement le rôle joué par les Protestants français sur cette terre américaine d'où devait, en 1918, venir le salut de la France et la libération de l'Europe.

Il y a quelques semaines — c'était à la veille de l'offensive allemande de juillet — on pouvait voir une voiture d'état-major arrêtée à Saint-Dié devant une maison de modeste apparence qui ne se distinguait de ses voisines que par une plaque indiquant que derrière ces murs avait été imprimé en 1507 le livre qui contenait pour la première fois le mot *America*.

Un ancien élève de cette maison, M. l'aumônier militaire Pannier avait tenu à faire faire au D^r Macfarland qui était alors l'hôte de la France ce pèlerinage historique.

Il avait eu raison. Nous voyons aujourd'hui avec des yeux agrandis chaque jour par un plus grand étonnement que ce fut

une grande chose que l'apparition de l'Amérique dans le monde des sociétés organisées.

Ce fut d'abord un mot imprimé dans un coin obscur des Vosges, puis une terre de colonisation, une tentation pour les aventuriers, un refuge pour les proscrits et les persécutés. Aujourd'hui, c'est un peuple immense, le plus riche, le plus émancipé, le plus religieux des peuples. L'Amérique contient en gros cent millions d'habitants. Mais quand elle sera peuplée dans la proportion de l'Angleterre, par exemple, elle pourra contenir mille millions d'habitants. C'est aujourd'hui la plus grande force morale du monde, c'est la plus riche réserve d'un avenir illimité.

Si l'on s'en tient aux chiffres et aux proportions, nous ne sommes rien, nous Français, en face d'aussi vastes espaces et d'aussi larges pouvoirs.

Mais, si l'on consulte l'histoire, on s'aperçoit que la réalité américaine est un produit, le résultat additionné d'efforts multiples et séculaires déjà accomplis par des peuples différents. Nous aussi, Français, et spécialement les protestants français, nous pouvons réclamer notre part dans l'honneur d'avoir contribué à la formation du noble pays dont la gloire la plus pure est d'avoir été représentée depuis sa libération par des hommes comme Washington, comme Jefferson, Lincoln, Grant, Garfield, Roosevelt ou Wilson.

Cette revendication peut surprendre car, jusqu'à ces derniers temps, on peut bien dire qu'en général les Américains connaissaient aussi peu la France que nous ne connaissions l'Amérique. Pour ma part, j'ai « découvert l'Amérique », il y a quelques années, en lisant un article d'une revue intitulé : « Qu'est-ce que l'Amérique peut encore apprendre de la vieille Europe ? » Le résultat de l'enquête était singulièrement négatif. L'auteur concluait que tout ce que l'Amérique pouvait importer d'Europe, c'était sa manière de comprendre les wagons de chemins de fer, les nôtres étant plus commodes pour une plus rapide évacuation. Je crois qu'on aurait beaucoup étonné l'auteur de l'article en lui révélant ce que l'Amérique doit au vieux Monde.

D'autre part, j'ai lu dans un livre du célèbre Carnegie¹ qu'en ce

1. Carnegie, *La Démocratie triomphante*, p. 122, trad. Maillat, Paris, Flammarion.

qui concerne particulièrement la France, l'apport de notre pays pouvait être considéré comme une quantité négligeable.

Écoutons-le : « Le Français n'est pas un animal migrateur. C'est un grand honneur pour l'Amérique que d'avoir attiré trois cent mille de ces gaulois sédentaires. Ce nombre est si petit que l'influence française sur le caractère national est insignifiante. Les Français sont les cuisiniers et les *Epicures* du monde. L'Amérique leur est redevable de bonne cuisine, des « Delmonicos », restaurants français qu'on trouve dans les principales villes.... Pour le costume féminin, nous devons beaucoup à l'influence française. Tous mes amis d'Angleterre estiment que la femme américaine s'habille infiniment mieux que sa sœur anglaise. L'honneur de ce verdict flatteur revient à la France. »

Et c'est tout. Et c'est peu. Je crois que depuis quatre ans nos bons amis d'Amérique ont appris à connaître une autre France que celle des cuisiniers, des *Epicures*, et des bons faiseurs en modes pour dames. L'autre jour, un ami d'Amérique nous disait que dans son pays un orateur qui cherchait un succès facile n'avait qu'à prononcer un mot, celui de France, pour voir aussitôt sa parole couverte d'applaudissements.

Il y a donc quelque chose de changé déjà. Ah ! c'est que, entre aujourd'hui et la date de la publication du volume de Carnegie, il y a eu le sang français coulant à flots sur la Marne et l'Yser, à Verdun et en Champagne, il y a eu la résistance française, le sacrifice français pour le salut de la liberté et de la civilisation.

Cependant, les deux peuples désormais associés dans une œuvre magnifique de progrès mondial, se connaissent-ils assez ? Ont-ils assez pénétré les causes profondes du mouvement qui les a rapprochés et qui a fait, par exemple, que la parole de Wilson a trouvé chez nous une quasi-unanime acclamation ? Je ne le pense pas, et c'est pourquoi je voudrais apporter ma modeste pierre dans l'œuvre nécessaire d'une connaissance plus intime, d'une pénétration plus profonde de l'âme des deux peuples.

Je voudrais donc prendre le contre-pied de l'affirmation de Carnegie — qu'il ne maintiendrait sans doute plus aujourd'hui — et vous montrer ce que la puissante Amérique d'aujourd'hui doit dans le passé, non pas à la France tout entière, le sujet serait trop vaste, mais spécialement au Protestantisme français.

Le sujet, bien qu'apparemment ignoré par Carnegie, n'est pas entièrement neuf. Il y a toute une littérature déjà consacrée au point d'histoire qui nous occupe. Et pourtant il reste beaucoup à faire. En 1907 déjà, un historien américain, Rosengarten¹ constatait que la colonisation française en Amérique n'avait pas encore reçu toute l'attention qui lui est due et avant lui l'écrivain français Le Braz émettait le vœu qu'on donnât enfin une histoire d'ensemble relatant les efforts faits pour établir des colonies françaises aux Etats-Unis. J'estime pourtant que l'heure n'est pas encore venue de la rédiger. Il y a encore trop de travaux épars dans les collections particulières et trop d'archives qui n'ont pas été explorées. Mais on pourrait dès maintenant se mettre à l'œuvre, des deux côtés de l'Atlantique. Nos travailleurs exploreraient nos dépôts, les Américains, les leurs, et dans quelques années on pourrait bâtir là-dessus un travail d'ensemble. Il serait à mon sens infiniment désirable de voir se créer une Revue franco-américaine rédigée dans les deux langues et où viendraient converger les efforts des historiens franco-américains. J'ai suggéré cette idée à un de nos amis d'Amérique. J'espère qu'avec la décision qu'apportent en tout les Américains, il en sortira quelque chose de bon pour les deux pays qui ont un intérêt si élevé à se rapprocher.

Mais le travail serait immense et pour aboutir à quelque chose il faut savoir se borner.

Restons donc dans notre domaine qui est l'émigration et l'influence protestante française en Amérique.

Le premier Français qui ait compris en même temps le devoir de l'Eglise chrétienne évangélique envers les païens et la nécessité de lutter contre l'Espagne impérialiste sur les terres du Nouveau-Monde comme en Europe, c'est Coligny.

Par deux bulles des 3 et 4 mai 1493 l'Eglise de Rome, « au nom de Dieu » et pour jamais, avait fait don à l'Espagne de tous les pays découverts ou à découvrir à l'ouest du 25° degré de longitude occidentale. Alexandre VI Borgia explique dans cette bulle que la donation est faite « par pure générosité, » en vertu de l'autorité du Dieu tout-puissant, transmise à lui par saint Pierre.

1. French colonists and exiles in the United States, Philadelphie, 1907.

Cela était parfaitement logique. Tous les hommes étant, dans la théorie, soumis à l'Église et incorporés à elle, il était naturel qu'elle pût disposer à son gré de tous les pays de la terre. Mais, comme on l'a remarqué, « la disposition absolue de tout le domaine temporel ne saurait aller plus loin, à moins que quelqu'un ne se prétende assez omnipotent pour donner la lune. »

Mais Coligny n'était pas homme à se laisser intimider par les bulles d'Alexandre VI. Il sut que quelques protestants rêvaient l'établissement d'une colonie dans le Brésil. Coligny épousa cette idée avec ardeur. Calvin l'appuya de toute son autorité. Il désigna, pour accompagner l'expédition, trois excellents ministres élevés à Genève sous ses yeux. L'expédition partit en 1556. Mais elle finit misérablement. Son commandant, Villegagnon, était un faux frère qui abjura. Il fit périr les trois ministres et regagna la France, en laissant aux Portugais qui avaient, eux aussi, reçu une délégation partielle du pape pour l'occupation des pays nouveaux, le soin d'achever ce qui restait des Colons.

Coligny pourtant ne se laissa pas décourager. Il reprit ses tentatives colonisatrices, de 1562 à 1567. L'une visait la Caroline du sud, l'autre la Floride. Nous avons un récit vivant des aventures des Huguenots en Amérique, dans l'Histoire notable de la Floride où l'on trouve racontées les tentatives de Ribaut Landonnière et de Gourgues. Mais les Espagnols se souvenaient de la concession d'Alexandre VI. Ils réussirent à s'emparer de la colonie protestante de Floride. Ayant fait prisonniers la plupart des Français, ils les firent pendre aux arbres avec cette inscription : « Pendus comme hérétiques et non comme Français. »

Cet acte de violence excita en France une vive indignation, et un gentilhomme de Mont-de-Marsan, Dominique de Gourgues, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Il partit de la Gironde en 1567 à la tête d'une expédition dont il avait fait les frais avec deux amis. Il réussit à s'attirer la bienveillance des Indiens, à surprendre les Espagnols qu'il pendit à leur tour avec cette inscription : « Pendus comme assassins et non comme Espagnols. » Rentré en France, lâchement abandonné par la Reine mère, de Gourgues, dont la tête avait été mise à prix sur la dénonciation des Espagnols, dut se cacher plusieurs années pour échapper à l'échafaud.

La Floride retomba pour cent ans sous la domination des Indiens. Les premiers essais de lutte contre l'Espagne sur le terrain colonial avaient été ainsi arrêtés par l'inintelligence et le bigotisme du gouvernement français d'alors.

Sous Henri IV, quelques Huguenots essayèrent de poursuivre avec leurs seules ressources les grands projets de Coligny. « Malheureusement, dit la *France protestante* (V, 493) ils ne rencontrèrent pas auprès du gouvernement la protection qu'ils étaient en droit d'attendre. »

Par trois fois, avec une obstination toute huguenote, Pierre du Gua, qui avait en 1599 accompagné Chauvin dans son voyage d'Amérique, essaya de fonder des établissements français dans ce pays. Nommé vice-amiral et lieutenant-général de la Nouvelle-France, il partit du Havre, le 7 mars 1604, « avec nombre de gentilshommes et toutes sortes d'artisans, soldats et autres, tant d'une que d'autre religion, prestres et ministres. » Il atterrit en Acadie, fonda la colonie de Port-Royal, mais attaqué à la cour, il se vit retirer son privilège et dut abandonner sa tentative. Il la reprit bientôt, pour fonder sur le Saint-Laurent un établissement d'où est sorti Québec. Une nouvelle cabale fit révoquer sa commission. En 1610, il repartit une troisième fois, pour aller faire du commerce en Amérique. Mais la mort d'Henri IV vint le décourager et le persuader qu'en sa qualité de protestant, il n'arriverait à rien. Il conseilla lui-même à Champlain, son subordonné, de placer Québec sous la protection d'un personnage puissant appartenant à la religion catholique (France protest. IV, 380).

Mais la persécution allait bientôt réaliser les projets que l'insouciance, la paresse et l'intolérance des gouvernements français n'avaient pas permis de poursuivre. Dès 1629 surtout, c'est-à-dire après la prise de la Rochelle, on voit des groupes de huguenots partir pour l'Amérique et s'y établir sans espoir de retour. Ils le font quelquefois directement, plus souvent avec le concours de leurs pays de refuge, l'Angleterre ou la Hollande. Et le mouvement ne fit que s'accroître à partir de la Révocation (1685). Dès 1662, à Boston, dans le Massachussets, il y a des établissements huguenots qui font groupe et qui attirent sans cesse de nouveaux émigrants. C'est là qu'arrive en 1679 le célèbre Elie Neu, de Soubise en Saintonge.

Dans l'état de New-York, même avant la Révocation, les réfugiés français étaient assez nombreux pour qu'en 1656 les actes publics fussent rédigés en français aussi bien qu'en hollandais et en anglais.

Il y eut des huguenots dans le Maryland, en Virginie, dans les deux Carolines.

Les archives de Charlestown sont remplies d'actes relatifs à des huguenots fugitifs. On y trouve des concessions faites à Jean Bullon, à Jean Bazant, à Richard Gaillard, à Marie Batton. Leur nombre s'augmenta en 1680. La Révolution anglaise de 1688 ne fit que favoriser grandement l'émigration des protestants proscrits de France sur tout le territoire de l'Amérique du Nord. Ils vinrent s'établir en grand nombre dans le Massachusetts. En 1686, il y a une colonie française à New-Oxford. A la même date, une église française s'établit à Boston. Elle a pour pasteur un ministre qui porte un nom célèbre, Daillé. Mais c'est New-York qui devient alors la métropole du refuge français. On cite parmi les noms les plus répandus ceux de Lancey Hariette, Lafonds, Girard, Pineau, David, Moreau, Vincent, Dupuy, Allaire, Garnier, Clérambault, Pellereau, Ebrard, Jay, Gautier, Bonrepos, Tharge, Barre, Bodin, Ravaux, Richer, Roussel, Beau, Fresneau.

A une vingtaine de kilomètres de New-York, les réfugiés fondent la ville entièrement française de New-La Rochelle dont on nous raconte le trait suivant : « Trop pauvres, à l'origine, pour bâtir une église, après avoir consacré la semaine entière aux plus rudes travaux, ils s'acheminaient le samedi soir vers New-York, marchaient à pied une partie de la nuit, et, quand ils avaient assisté, le lendemain, à deux services, ils regagnaient dans la nuit du dimanche leurs humbles demeures et reprenaient leur ouvrage le lundi matin. Heureux et fiers de la liberté religieuse qu'ils avaient conquise, ils ne cessaient d'écrire en France pour informer leurs frères persécutés des grâces que Dieu leur avait faites, et pour les engager à les rejoindre bientôt. »

La Pennsylvanie devint aussi le refuge de protestants français, d'abord fixés en Angleterre, mais à qui le gouvernement de Jacques II ne laissait pas une garantie et une liberté suffisantes. En 1690 un assez grand nombre arriva dans le Maryland.

Mais ce fut surtout la Caroline du sud qui put être appelée dans le Nouveau Monde *la maison des Huguenots*. C'est là que finit par trouver le repos cette héroïque Judith Manigault qui racontait plus tard que, depuis sa sortie de France, elle avait, elle et les siens, souffert tout ce que l'on peut souffrir. « Je fus, dit-elle, six mois sans goûter de pain, travaillant d'ailleurs comme une esclave; et, durant trois ou quatre ans, je n'eus jamais de quoi satisfaire complètement la faim qui me dévorait. Et toutefois Dieu a fait de grandes choses à notre égard, en nous donnant la force de supporter ces épreuves. »

C'est à une de ces familles huguenotes de la Caroline du sud qu'appartenait ce général Horry qui se distingua pendant la guerre de l'Indépendance et qui disait que son grand-père et son aïeule avaient commencé leur fortune en travaillant ensemble *à la scie*.

C'est là en Caroline, dit l'historien Bancroft, qui ne s'est pas toujours distingué par une appréciation équitable de l'effort français en faveur des Etats-Unis, « c'est là que les calvinistes exilés purent sans crainte célébrer leur culte au milieu des forêts et mêler la voix de leurs psaumes au souffle des vents qui couraient au travers des grands chênes. Leur église était à Charlestown. Ils s'y rendaient chaque dimanche, de tous les points de leurs plantations éparses sur les rives du Cooper. On les voyait, profitant de la marée, arriver en famille sur de légers canots, dans un silence religieux qu'interrompaient le seul bruit des rames et le mouvement du village florissant que mouillait le confluent des deux rives. »

J'ajoute en passant que l'Eglise française de Charlestown existe encore, et l'an dernier, je recevais d'un des anciens élèves de notre Faculté devenu pasteur dans cette ville, une réimpression de la liturgie en usage il y a deux siècles. A l'examen, je reconnus la liturgie du pasteur Osterwald, de Neuchâtel.

Parmi les noms de huguenots établis dans cette région, je relève ceux du pasteur Florent Philippe Trouillart de Strawberry-Ferry, de Jacques Dubosc, de René Ravenel, de Barthélemy Gaillard, de Henri Bruneau.

Le premier pasteur de Charlestown fut Elie Prioleau, descendant d'un doge de Venise et parent de ce Benjamin Prioleau dont

M. le sénateur Réveillaud s'est fait l'historien. Parmi les protestants de Charlestown on relève les noms des Bayard, Bonneau, Benoît, Bocquet, Bacot, Chevalier, Cordes, Chastaignier, Dupré, Delisle, Dubosc, Dubois, Dutarque, Gaillard, Gendron, Horry, Guignard, Huger, Laurens, Lausac, Marion, Mallichamp, Neuville, Porcher, Peyre, St Julien, Trévezant dont les descendants occupent encore aujourd'hui un rang honorable dans la ville.

En 1764, deux cent douze exilés volontaires, fatigués des persécutions subies en France, vinrent renforcer le contingent français de Charlestown. Ils élevèrent bientôt une nouvelle ville qui s'appela New-Bordeaux, en souvenir du pays d'où ils étaient surtout originaires. On compte qu'en 1782 encore, il ne vint pas en Caroline moins de 16.000 protestants étrangers dont un grand nombre étaient Français.

Dans toute la Virginie, dans le Massachussets, dans l'Etat de New-York, les terres incultes furent transformées par ces réfugiés en champs couverts de riches moissons. Dans la Caroline du Sud, ils apportèrent la vigne, le mûrier, l'olivier et la plupart des productions agricoles du midi de la France. « La colonie agricole des bords du Santee, dit un historien, surpassa toutes celles que les Anglais formèrent dans cette même contrée, quoiqu'ils y apportassent tout d'abord des fortunes considérables et tout ce qui était nécessaire pour le succès de leurs plantations ». Les réfugiés français n'avaient rien — mais « stimulés par le besoin, sobres, industriels, empressés de se soutenir les uns les autres, ils réussirent plus rapidement et d'une manière plus complète. » — Et on continuera à dire que nous ne sommes pas colonisateurs. Nous le sommes fort bien, quand l'administration tutélaire ne vient pas contrecarrer toutes les initiatives.

L'anglais Lawson qui visita les établissements huguenots français en Caroline attribue leur supériorité à l'esprit d'union qui régnait parmi eux. « Ils vivent, dit-il, comme une tribu, comme une famille. Chacun se fait une loi d'assister son compatriote dans ses besoins et de veiller à sa fortune et à sa réputation avec le même intérêt qu'à la sienne. Les malheurs qui frappent l'un d'eux sont partagés par tous les autres, et chacun se réjouit des progrès et de l'élévation de ses frères. » C'est un agréable spec-

tacle que nous offre là l'union de l'esprit chrétien huguenot avec l'ingéniosité française.

Les services sociaux que les réfugiés rendirent à l'agriculture, au commerce, à l'industrie américaine sont relevés par tous les historiens des colonies huguenotes. Ils n'apprécient pas moins leur influence politique. « Les réfugiés, malgré leur petit nombre formaient une partie importante de la population. (Il faut songer en effet qu'à la fin du xvii^e siècle, l'Amérique anglaise ne comptait encore qu'environ deux cent mille habitants.) De plus, « ennemis naturels du despotisme politique et de l'intolérance religieuse, ils avaient certainement contribué à entretenir et même à fomenter parmi les autres colons l'amour de la liberté; et, quand ils les virent courir aux armes, ils secondèrent le mouvement insurrectionnel avec cette énergie puissante qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres ». Lorsque le bill du timbre souleva l'indignation des colons indignement taxés, « ce fut la Caroline du Sud, c'est-à-dire la province dans laquelle l'élément français avait le plus profondément marqué de son empreinte le caractère américain, *qui donna, l'une des premières*, le signal de la résistance. »

Aujourd'hui, « on montre encore à Boston une grande maison d'un aspect singulier, dont le toit pointu, les nombreuses fenêtres et l'architecture d'un autre temps attirent l'attention du voyageur. C'est Faneuil-Hall que les Américains appellent le *berceau de la Liberté*. » C'est la maison d'un fils de huguenot Faneuil qui avait courageusement offert son logis pour abriter les délibérations du Comité réuni à Boston pour engager les treize provinces à rompre tout commerce avec la métropole. Et cet hommage à l'influence des Français n'est pas rédigé aujourd'hui pour les besoins de la cause; il date de 1853¹. Vraiment, dans son livre sur la *Démocratie triomphante* qui est un vrai cantique à l'Amérique et à la liberté, Carnegie n'a pas été équitable envers l'influence française et particulièrement à l'égard des huguenots. Rappelons donc encore à ceux qui pourraient l'ignorer, la part prise par les Français huguenots à la guerre de l'Indépendance. « Parmi les officiers nommés par le Congrès provincial de la Caroline du

1. Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France*.

sud, pour commander ses forces régulières, nous trouvons les noms d'Isaac Motte, lieutenant-colonel, de François Marion et de Guillaume Mason, capitaines d'infanterie, de Joseph Jours, de Jacques Péronneau, de Thomas Legesne, de Louis Dutarque, premiers lieutenants d'infanterie, de Jean Canterier, d'Isaac Dubosc, capitaine de cavallerie... », p. 401.

Je ne puis tout citer; mais l'historien que je suis ajoute : « Plusieurs de ces rejetons des familles françaises conduisirent les Américains à la victoire ou brillèrent dans les conseils de la jeune République. Quelques-uns se signalèrent à la fois comme soldats intrépides, comme négociateurs habiles et comme magistrats investis de la confiance de la nation et chargés de présider à ses destinées. Les noms de Jean Bayard, de Jean-Louis Gervais, de François Marion, de Henri et Jean Laurens, de Jean Jay, d'Elie Boudinot, des deux Manigault, obscurcis par la gloire plus radieuse des Washington et des Franklin, des Lafayette et des Rochambeau, méritent cependant de fixer l'attention de tous ceux qui ne se résignent pas à borner l'étude de l'histoire à celle de la vie de quelques grands hommes. »

Rappelons enfin que parmi les quatre signataires du traité de Paris (30 nov. 1782), qui assurait la protection de la France à la république naissante des Etats-Unis, il y avait celles de deux descendants de huguenots, celles de Henri Laurens et de Jean Jay qui figurent à côté des noms plus connus de Benjamin Franklin et de Jean Adams. « Des sept présidents qui dirigèrent les délibérations du Congrès de Philadelphie durant la guerre d'indépendance, trois avaient pour ancêtres des émigrés de France : Henri Laurens, Jean Jay et Elie Boudinot. »

En 1779, quand les premiers succès des Anglais risquaient de jeter le découragement dans une partie de la population, un homme est chargé de relever le moral d'un peuple digne d'être libre. Il leur fait entendre entre autres, dans une circulaire célèbre en Amérique, les paroles suivantes : « Amis et concitoyens, dans les gouvernements élevés sur les principes généreux de la liberté et de l'égalité, où ceux qui conduisent l'Etat, loin d'être les maîtres de ceux dont ils tirent leur autorité, sont les serviteurs du peuple, c'est leur devoir d'informer leurs concitoyens de la situation de leurs affaires et, en leur prouvant la convenance des

mesures publiques, de les engager à joindre l'influence de l'inclination à la force de l'obligation légale, pour les faire réussir. Ils y sont toujours tenus, même dans les temps où règnent la paix la plus parfaite, l'ordre et la tranquillité, où le salut de la république n'est exposé ni à la force de la séduction étrangère, ni dans son propre sein, aux effets des factions, de la trahison ou d'une ambition mal dirigée. » Qui parle un langage si profondément républicain, c'est le petit-fils d'un réfugié de Guyenne, Jean Jay¹.

Il me semble qu'après cela, il est permis de parler de la haute influence exercée sur les destinées des Etats-Unis par ces Français, par ces Huguenots que Carnegie traite comme des quantités négligeables, uniquement sans doute parce qu'il ignorait les faits que je viens de rappeler.

Sans doute Carnegie ne dit point que le Français n'ait eu sa part dans la formation du type américain, mais il mesure cette part d'après la statistique, d'après des chiffres. Il y voit surtout une sorte de contribution physique. Mais il y a autre chose et bien plus important, c'est l'action spirituelle et morale, l'influence des idées et cela ne se mesure pas d'après de simples documents statistiques.

« L'Américain d'aujourd'hui, dit Carnegie, est certainement anglais pour plus des quatre cinquièmes. L'autre cinquième est surtout allemand. » En d'autres termes, il ne voit guère que l'affaire de race et de croisement. Mais tout de même, il n'en est pas de l'humanité comme d'une simple société animale. Nous avons dépassé aujourd'hui cette philosophie un peu simpliste et grossière qui a fait fureur à la fin du XIX^e siècle. L'élément spirituel reprend sa place dans la formation des individualités et des nations. Un peuple ne s'explique pas seulement par le sang, mais par la psychologie et l'histoire. Sur ce point, le livre de Carnegie, d'ailleurs si vivant et si instructif, nous paraît en déficit. Je ne trouve pas non plus très nettes et très décisives les pages que Boutmy a consacrées à la religion dans ses *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*. J'ai l'impression que sur ce chapitre il est moins informé et moins pénétrant que dans le

1. Voyez sur Jean Jay : Woodrow Wilson, Président des Etats-Unis d'Amérique, *Histoire du peuple américain*, traduit par Désiré Roustan, préface de Emile Boutroux, Paris, éditions Bossard, 43, rue Madame, passim.

reste du volume. D'autres ouvrages plus récents, plus complets, insistent sur l'élément anglais, mais en accentuant l'influence puritaine.

Et je crois que ceux-ci ont raison — surtout pour toute la période qui va des origines à l'indépendance.

Et à Dieu ne plaise que je tente d'atténuer cette influence certaine des puritains d'Ecosse ou d'Angleterre sur l'âme américaine. Je vois au contraire dans cette influence le germe de presque tous les développements de la pensée et de la vie américaines — Mais j'ajoute : c'est peut-être par là que le protestantisme français a agi de la manière la plus puissante sur la formation du type américain.

Car enfin, allons au fond des choses. Qu'est-ce que le puritanisme? C'est l'union du caractère écossais ou anglais avec l'idée française de Calvin et des réformateurs qui prétendaient établir la religion la plus pure sur les bases de la Bible et de l'Évangile. *Religio purissima*, c'est la religion qui rejette toute institution, doctrine, coutume, habitude ou cérémonie qui n'est pas conforme « au pur évangile ». L'expression est restée courante parmi nous. Mais qui a formé les premiers puritains! C'est la Genève de Calvin.

Le puritanisme, c'est aussi l'affranchissement politique, conçu comme une conséquence des prémisses religieuses de la Réforme. C'est l'examen rigide et radical des droits de la royauté conduisant au droit supérieur de l'individu et du peuple.... Mais qui a fait d'abord cet examen, quels sont les maîtres des Knox, des Buchanan, des Poynt? — en dernière analyse des Français. Ce serait une instructive histoire que celle des idées politiques d'un John Knox, puisées d'abord dans l'enseignement de son vieux maître Major qui lui-même répétait les hardiesses entendues dans quelque collège de Sorbonne à Paris. Mais enfin, quand la théorie est complète, dressée contre les trônes en une menace si directe que beaucoup de protestants même s'en détournent pleins d'effroi, on peut demander qui l'a dressée. Ce sont des Français à l'esprit logique, c'est, dans la première période, Hubert Languet et Hotman — c'est, dans la seconde, l'avocat le plus hardi des droits du peuple, c'est Jurieu. Et ils sont si bien les maîtres des Anglais en mal de révolution, que leurs ouvrages ont été publiés

à nouveau et traduits en Angleterre toutes les fois où les droits de la royauté ont été mis en discussion.

Et je dis que ce n'est pas un mince honneur pour la Réforme française écrasée sur le sol national, étouffée par l'absence de libertés politiques et autres, que d'avoir compté dans son sein les hommes qui, au milieu souvent de l'effroi de leurs coreligionnaires attardés ou timides, ont été les premiers théoriciens du système de la démocratie moderne. Rejetées en France, ces idées ont passé en Ecosse et en Angleterre où elles ont fini par pénétrer la constitution tout entière, tout en laissant subsister l'édifice décoratif de la royauté. Aux époques de réaction, elles ont passé avec les Puritains et les Huguenots sur le sol de l'Amérique où elles ont pris un développement logique et une puissance d'expansion qui s'étend aujourd'hui sur le monde entier.

La France elle-même en a bénéficié par un choc en retour. C'est à l'école des libertés anglaises qu'étaient les philosophes à qui notre littérature politique, assez mal informée, fait tout l'honneur de la Révolution française. L'Amérique de Franklin, de Jefferson et d'Adams a exercé à son tour son influence dans l'œuvre de notre libération politique — et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui notre peuple salue dans les thèses politiques et sociales de nos amis d'Amérique des idées qui lui sont déjà chères et connues.

Mais personne n'est mieux en état que les protestants français de faire aux idées de nos Américains sur l'instruction, sur la paix et la guerre, sur la royauté, sur les nations et leur avenir un accueil enthousiaste et réfléchi à la fois. Le plus souvent, dans ces thèses, nous nous reconnaissons nous-mêmes, nous et nos vieux publicistes écrivant autrefois dans le désert. Carnegie écrit dans son livre : « A coup sûr, il n'est pas pour les démocraties de l'Europe de question plus importante que le droit de déclarer la guerre. Combien de guerres inutiles du passé auraient été évitées si la méthode républicaine eût été employée. »

C'est le bon sens même. Il parle déjà dans Hotman et dans Jurieu. On lit dans une biographie de Jefferson : « L'œuvre réelle de Jefferson fut la diffusion d'une idée peu commune sur l'origine du gouvernement et la valeur des droits humains, droits affirmés, non comme anglais, américains ou français mais simple-

ment comme droits des hommes. C'est là l'origine de ce mouvement d'agitation qui se manifesta en Europe avec la fin du XVIII^e siècle, et qui aujourd'hui se répand partout dans toutes les classes de la société, mouvement qui ne cessera de se manifester que quand il aura triomphé. » — « C'est aussi l'esprit de ce document qu'écrivit Jefferson (*la Déclaration de l'Indépendance américaine*) qui ébranla la plus obstinée des monarchies, la transforma en république avec un peuple régénéré qui possède aujourd'hui le gouvernement le plus prospère que la France ait jamais eu. » — Oui, seulement les idées de Jefferson sur l'origine des gouvernements et les droits de l'homme sont à chaque page de nos publicistes du XVI^e et du XVII^e siècles. — L'affirmation du droit légitime à la révolte contre la tyrannie, voilà ce que Jefferson considérait comme le point le plus important de son immortelle *Déclaration* de 1776 — Oui. — Mais la question était déjà résolue depuis longtemps par les insurgés de France contre la tyrannie des Valois, par leurs publicistes et par leurs amis et élèves puritains.

Ainsi entre l'idéal politique et social que l'Amérique dresse aujourd'hui devant le monde et le nôtre à nous fils de la Révolution, ou fils de la Réforme, il y a une intime concordance, une harmonie préétablie. Et c'est ce qui fait sans doute que la parole puritaine du Président Wilson a trouvé dans les cœurs des Français un écho si profond.

J'espère que personne ne verra dans ces pages la trace d'un souci de nationalisme égoïste. Le moment serait bien mal choisi. Les événements qui se déroulent devant nous sont si grands qu'il nous semble que nos yeux ne sont pas assez grands pour les saisir.... Les royautés oppressives tombent les unes après les autres, « les seigneurs de la guerre » voient limiter leur effrayant et stupide pouvoir, la liberté va relever des peuples couchés depuis des siècles dans une servitude corruptrice... Les horreurs et les violences de la guerre, ont par réaction comme déchainé un élan général vers l'entente, la justice et la paix. Et comme s'il fallait encore cet exemple formidable et terrifiant pour nous instruire : la malheureuse Russie nous montre ce que peut être la tyrannie populacière chez un peuple qui n'est pas digne de la vraie liberté.

A cette heure solennelle, où nous sommes presque tous comme des mourants de leurs blessures, en face d'une terre promise où ils ne feront tout au plus que quelques pas, comment aurais-je pu tenter de diminuer en une mesure quelconque la valeur de l'âme, de l'action ou de la pensée propres de l'Amérique? Rien n'était plus loin de ma pensée. Je crois à la richesse de la nature américaine, à la valeur de son âme. Je suis persuadé que nous devons la mieux étudier pour la mieux connaître et que ce devoir est réciproque. — Mais, après tout, nous sommes tous, individus ou peuples, des agrégats, des combinaisons, des additions d'héritages divers... Parfois on aime à dire : ceci vient de mon père, de mon aïeul. — Eh bien, au moment même où les idées de liberté, de tolérance, de justice intra et internationales, de démocratie ordonnée et progressive se répandent dans le monde à la façon d'un torrent, à l'heure où nos cœurs volent pleins d'une émotion reconnaissante à travers la Manche ou l'Océan ou au delà des Alpes pour saluer tous ceux qui ont voulu être — au prix de leur vie s'il le fallait — les croisés de la liberté, j'ai pensé que c'était ma tâche d'historien que d'engager tous ceux qui réfléchissent aux événements et à leurs causes profondes, à pousser l'élan de leur cœur reconnaissant jusqu'à ces précurseurs des libertés religieuses et politiques à qui nous devons quelque chose de notre âme. Réformateurs, martyrs et réfugiés, Puritains et indépendants, Français, Anglais, Américains, peu importe, nous saluons votre mémoire, nous retenons vos exemples, nous voulons développer votre œuvre, en restant librement fidèles à votre idéal, et nous nous inclinons, surtout, devant votre foi religieuse si vivante et si profonde qu'elle vous a mis et qu'elle finira par nous mettre avec vous sur le chemin magnifique qui conduit à tous les progrès, à toutes les ascensions, à toutes les délivrances, par tous les repentirs et par toutes les libertés. — J'ai dit.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW**

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to \$1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

OCT 8 1924

10 Sep 49 CSD

YD 06564

402676

E184

H9V6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

